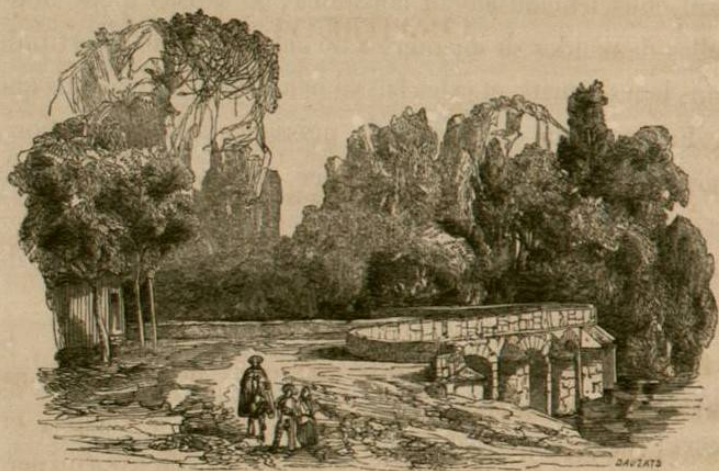


fets, c'était trop peu amusant pour que nous ne fussions pas un peu fatigués de cette manœuvre si souvent renouvelée. Mais nous attendîmes avec des visages impassibles que tout fût terminé; ce n'était là qu'une de ces mille contrariétés qui mettent à l'épreuve le caractère des voyageurs, dans un pays où, selon un proverbe mexicain, quand on a de la patience on la perd, et où l'on en gagne quand on n'en a pas.



CHAPITRE VI.

Tierra Templada.

Don Calisto Zaragoza, notre cicérone, nous avait abandonnés momentanément; il avait sa famille à Jalapa, et nous espérions, grâce à cette circonstance, voir avec un peu de loisir les jardins qui environnent la ville; il n'en fut pas ainsi: don Calisto était avant nous à la voiture pressant les dispositions du départ, les mules étaient attelées avant la fin de notre déjeuner, et nous pûmes en arrivant monter en diligence. Cette précipitation n'avait pas pour but de gêner notre curiosité, mais la traite qui nous restait à faire était longue et le chemin devait être mauvais vers

la fin de la journée; le conducteur accélérât le départ afin de ne pas être surpris par la nuit dans d'inextricables sentiers.

La même foule de curieux qui nous attendait à l'arrivée, s'ouvrit en double haie pour nous laisser prendre nos places, et la voiture partit en parcourant la ville dans sa plus grande dimension; tous les habitants étaient aux fenêtres, et Jalapa prenait ainsi un air de fête, augmenté encore par la blancheur des maisons et par les arbres variés dont le feuillage se détachait harmonieusement sur la teinte éclatante des murailles; des bandes d'étoffes de couleurs variées pendaient découpées en festons à toutes les ouvertures des maisons, et, soulevées par un air frais, semblaient saluer notre départ. Nous nous arrêtâmes un instant sur la plaza mayor (grande place), près de la maison du courrier, pour prendre les dépêches; c'était l'heure du marché, auquel un grand nombre d'Indiens s'étaient rendus de tous les environs; leur costume, d'une excessive simplicité, consiste en une espèce de blouse bleue, très-courte, avec des manches qui ne descendent que jusqu'à la saignée du bras, cette blouse est serrée par une corde de fil d'aloës et découvre un caleçon qui ne dépasse pas le genou; les jambes et les pieds sont nus; leurs cheveux noirs, pas tout-à-fait crépus, mais très-frisés, longs et tressés en grosses nattes, sont rattachés par un ruban de coton d'un rouge vif; assez généralement les Indiens recouvrent leur tête d'un chapeau de feutre noir ou de latanier à larges bords. Outre les Indiens, il y avait des Jarochos et beaucoup de femmes dans les costumes que nous avons décrits; les sarapes aux couleurs brillantes, vives et harmonieuses, pâlissaient auprès de l'éclat des fruits

et des légumes amoncelés, l'ananas, l'orange, le citron, le pamplemousse, les deux espèces de piment, la chirimoya, la pomme cannelle, etc.; mais auprès de ces magnifiques fruits, comme pour en faire ressortir la fraîcheur, se trouve la viande de boucherie, qui présente l'aspect le plus repoussant; la chaleur excessive donne promptement à la viande une couleur noirâtre fort désagréable à la vue, et je ne conseillerais à aucun Européen d'aller visiter le marché avant son repas.

Après avoir monté une rue rapide, nous sortîmes et nous nous retrouvâmes en pleine campagne; une culture remarquable, des champs enclos de murs ou de haies vives, parées des plus belles fleurs, des animaux domestiques dans un état qui témoigne de la sollicitude de leurs maîtres, partout dans la vallée de Jalapa un air de bien-être, de vigilance, de labeur intelligent qui contrastait bien agréablement avec les pays que nous avons traversés la veille; des habitations riantes au flanc de la montagne de Perote, à chaque pas des maisons bien blanchies et toujours entourées d'un bouquet d'arbres, de somptueuses *haciendas* (fermes) qui renferment de nombreux troupeaux, et au milieu de tout cela une population active, amie de l'ordre, remarquable entre toutes les populations des diverses contrées du Mexique par la douceur de son caractère et la simplicité de ses mœurs, chez laquelle le vol et l'assassinat qui ensanglantent le reste du pays sont inconnus. Tel est l'ensemble de cette heureuse contrée dans laquelle la guerre civile qui parcourt comme une bête féroce le reste du Mexique, n'a point encore pénétré. Nous suivîmes pendant environ deux heures ce pays enchanteur, dont nous atteignîmes trop tôt le terme; à l'ouest, la vallée

est terminée par la côte de San-Miguel del Soldado, sur le flanc de la montagne de Perote, et c'est à partir de là que l'on commence à monter dans le haut pays.

La côte de San-Miguel del Soldado (Saint-Michel du Soldat) offre encore de beaux restes des immenses travaux exécutés sous la domination espagnole; la route, bien tracée et bien pavée, s'élève à une hauteur énorme; nous la suivîmes, et comme nous continuions notre ascension au petit pas de dix chevaux, notre vue s'étendait graduellement sur un plus vaste horizon; bientôt nous dominâmes un vaste pays de montagnes, terminé à une immense distance par la mer. Sur notre droite, à une hauteur excessive, une cascade tombait en nappe d'argent sur un rocher taillé perpendiculairement, d'où ses eaux vont grossir celles de la rivière de Zempoala, qui se jette dans la mer entre Bernal-Grande (grand) et Bernal-Chico (petit). La majeure partie des montagnes qui composent cette chaîne, sont évidemment des volcans éteints: plus loin nous devions en trouver la preuve convaincante.

Déjà la végétation tropicale avait disparu, et nous trouvions les arbres et les plantes des pays méridionaux de l'Europe; à la chaleur brûlante du fond de la vallée avait succédé une douce fraîcheur; le ciel était d'un azur admirable, dont l'intensité augmentait à mesure que nous montions; les cases de bambous étaient remplacées par des constructions plus solides et plus capables de défendre les habitants contre les intempéries des saisons; nous rencontrions çà et là, de chaque côté de la route, des maisons construites en planches assez bien rapprochées; enfin nous arrivâmes au village de San-Miguel del Soldado, presque

entièrement bâti en pierre. Nous avons fait une partie de la route à pied pour voir plus commodément les nombreuses et verdoyantes vallées, les hautes et fières montagnes de cette partie de la république mexicaine; l'exercice que nous venions de prendre nous fit accepter des chirimoyas que don Calisto nous offrait pour nous rafraîchir; ce fruit est certainement, après l'ananas, le meilleur de ce pays; je ne puis mieux le comparer qu'à une glace à la vanille, et l'on doit admirer et remercier le Créateur d'avoir placé sous ces latitudes brûlantes un moyen aussi agréable et aussi facile d'éteindre la soif.

San Miguel del Soldado est placé à peu près aux trois quarts de la hauteur totale de la montagne; si le commencement nous avait charmés, le sommet nous parut bien différent; peu après avoir quitté le village, la route s'enfonça entre deux crêtes couronnées d'arbres verts, elle forme de nombreux détours, après lesquels on arrive au petit village de *Cruz Verde* (croix verte), composé de quelques maisons; ensuite la route prend l'aspect le plus bizarre, elle serpente au travers d'un épouvantable chaos, c'est un véritable bouleversement, un mélange de pierres, de laves, de sables confondus, affectant les formes les plus singulières; la lave forme plusieurs ruisseaux, qui parfois traversent la route, on voit des pierres énormes, des quartiers de rochers qui ont été entraînés par le courant des matières incandescentes, elles sont comme scellées dans la lave, celle-ci s'est refroidie sans reprendre son niveau, aussi dirait-on qu'elle est encore en ébullition. Les vents ont apporté dans ses anfractuosités quelque peu de terre végétale et d'énormes yucas y ont pris racine; ils sont tous inclinés par le vent du

nord, qui souffle avec une violence extrême dans ces régions élevées.

Du point culminant de la côte, nous aperçûmes le *Cofre de Perote*, dont le sommet se perdait dans les nuages de vapeurs qui ne tardèrent pas à se condenser et qui, poussés par le vent du nord, nous entourèrent d'une brume tellement épaisse, que nous ne pouvions rien distinguer au-delà de vingt-cinq pas; on pouvait se croire transporté dans les Alpes: des sapins élevés bordaient la route tracée au travers de la forêt, et leurs silhouettes se dessinaient d'une seule couleur sur un fond de brume grisâtre; de temps à autre, une maison isolée se présentait à nous avec son toit pointu et sa construction qui lui donnaient une ressemblance frappante avec les habitations que l'on rencontre dans les vallées de la Suisse; pour que l'illusion fût plus complète, un froid aigu nous força à recourir à nos manteaux, bientôt ils furent traversés, la brume pénétrait sous les plis les plus serrés, l'humidité et le froid devinrent intolérables, on se serait cru en Europe.

C'est en cet état que nous arrivâmes à *las Vigas*; c'était le relai qui précédait *Perote*, où nous devions nous reposer des fatigues de ce jour. Le village est assez grand et tout construit en planches, comme les maisons que nous voyions depuis le commencement de la côte de San Miguel; on n'emploie aucun clou dans leur construction, les diverses parties sont retenues au moyen de chevilles en bois arrangées avec symétrie et que l'on n'enfoncé pas entièrement, de sorte que leur régularité forme un ornement assez original; les sapins qui couronnent les habitations et qui couvrent tout le pays environnant, sont d'une hauteur déme-

surée. Le commandant Leray regrettait de ne pas les voir dans nos forêts pour les besoins des constructions maritimes; en connaisseur habile, il admirait les tiges droites et robustes que le vent courbait à peine, et les dépouillant par la pensée des branches feuillées, il les revêtait des ailes de chanvre qui font voler les navires sur les eaux au gré du marin. Je pris à la hâte un croquis de ces arbres gigantesques; malgré le peu de temps et l'humide brouillard qui nous inondait, j'emportai mon souvenir.

Cependant le brouillard se transforma en une véritable averse; nous traversâmes un petit village, *Cruz blanca*, (Croix blanche) qui n'offre aucun intérêt; don Calisto Zaragoza nous dit que dans les environs il y avait une fabrique d'armes blanches, dont il nous vanta les nombreux produits, il paraît que la qualité ne mérite pas les mêmes éloges ou que le commerce de ces armes est entièrement extérieur, car toutes les bayonnettes et tous les sabres que l'on prit ou que l'on détruisit à Vera-Cruz, lors du désarmement de cette ville, étaient de fabrique anglaise.

La route passe près d'une *hacienda* (ferme) d'une grande beauté et d'une vaste étendue, une grande partie des terrains qui en dépendent est close de murs; *San Martin del Molino* est l'une des plus belles propriétés du Mexique et ses rapports sont considérables, elle emploie une immense quantité de travailleurs ou *rancheros*: ce sont des espèces de valets de ferme; un *rancho* est une habitation située sur un terrain cultivé, *ranchero* en est le dérivé; le salaire des *rancheros* est très-modique, ils reçoivent un réal d'argent (environ 65 cent.) par jour, ils sont en outre nourris et habillés.

Dès que l'on quitte San Martin del Molino, la route, qui depuis las Vigas était presque nivelée, s'élève rapidement, cette côte rapide a une lieue de long, au sommet est situé le bourg de Perote, où nous devions passer la nuit.

Il faisait sombre quand nous arrivâmes, mais je pouvais encore distinguer les rues qui me parurent spacieuses, la *posada* était à l'autre extrémité du bourg. Elle se composait d'une énorme cour avec un hangar qui formait un pérystyle tout autour; les chambres, placées au rez-de-chaussée, étaient meublées comme celles de Plan del Rio, toutefois les lits sont ornés d'un matelas mince et très-dur.

Il fallut encore subir la même cérémonie que la veille, le changement de diligence fit voyager nos effets de la voiture dans nos chambres, et vice versa; mais instruit par l'expérience, je n'attribuai plus à la complaisance du conducteur les mouvements de nos malles.

La grande opération du soupé se retardait d'une manière inquiétante, j'allai aux informations et j'appris que nous devions attendre la diligence qui venait de Mexico; je parcourus la *posada* et j'arrivai dans une salle où je vis les domestiques et beaucoup de paysans rassemblés, le maître de l'auberge était assis à une table sur laquelle étaient des piles de petites pièces d'argent et quelques pièces d'or de quatre *pesos* (environ 21 fr.); un jeu de cartes était entre les mains de l'aubergiste et je pus me convaincre que notre hôte augmentait ses profits de ceux du jeu : on jouait le *monte*, si sévèrement défendu en Espagne et plus encore à la Havanne. C'est un jeu de hasard ruineux, le banquier tient le jeu de tout le monde, ses chances sont, dit-on, les plus nombreuses, quelquefois cependant on le fait sauter, mais le

cas est rare; cette scène éclairée par une seule lampe avait quelque chose de sinistre : on y voyait des gens risquer sur un seul coup, beaucoup plus qu'ils ne peuvent gagner dans un mois par leur travail; ces figures exprimaient toutes la plus cruelle attente, et lorsque le sort avait décidé, une joie qui n'est pas la joie, une tristesse qui n'est pas la tristesse, se peignaient sur ces visages contractés par la cruelle fièvre du jeu; je remarquai surtout le cocher de la diligence, nègre des États-Unis du nord de l'Amérique; il était en veine de gagner, jouait gros jeu, et riait aux éclats sans se soucier des jurons proférés par les perdants.

Cette passion est répandue dans tout le Mexique, et j'ai retrouvé à Mexico la même frénésie, sur une échelle plus vaste qu'à Perote. Il n'y a pas de chaumière où les jours de fête, dès que deux hommes sont réunis, on ne joue le peu d'argent que ces malheureux ont laborieusement gagné par de longs travaux, et lorsque la bourse du perdant est vide, il joue ses effets et ses ustensibles les plus indispensables.

La diligence de Mexico arriva enfin après trois quarts d'heure d'attente, les convives qu'elle nous amenait ne m'étaient pas inconnus, souvent je les avais applaudis au théâtre de Paris ou de Madrid; c'était la compagnie italienne qui émigrerait en masse et quittait Mexico pour la Havane. (Galli, depuis longtemps habitué aux succès, et qui malgré son âge a conservé la vivacité et la gaieté de la jeunesse, madame Albini, prima donna, qui à Madrid a laissé les plus brillants souvenirs, M. Montresor, ténor qui a également chanté à Madrid avec beaucoup de succès.) Dès que les nouveaux venus eurent mis pied à terre, le soupé ne se fit pas attendre; il

était splendide, je ne me serais jamais attendu à cela dans un bourg situé au milieu des montagnes; les plats étaient disposés avec une symétrie remarquable: l'hôtel est tenu par un certain don Alejandro, qui parle avec une égale perfection l'espagnol, le français, l'anglais, l'allemand, etc.

Cependant le froid était vif et je ne pus parvenir à me réchauffer de toute la nuit, malgré la grande quantité de couvertures et de manteaux que je mis sur moi, les portes joignaient mal, ou pour mieux dire, ne fermaient pas, la brume et son humidité pénétraient partout, aussi ce fut avec plaisir que j'entendis appeler les voyageurs pour monter en voiture à deux heures du matin; je cherchai don Alejandro pour régler nos comptes, je le trouvai dans la même salle, à la même table où je l'avais vu la veille, jouant au monte, et la même affluence de joueurs l'entourait, après avoir passé la nuit dans les mêmes émotions; le cocher nègre n'avait plus la figure aussi rayonnante que le soir précédent, il perdait beaucoup; comme il n'avait pas ménagé ses adversaires dans la prospérité, son malheur ne lui faisait pas trouver grâce à leurs yeux; la cloche du départ de la diligence mit fin à ses tourments.

La brume régnait encore, la nuit était sombre, je mettais à chaque instant la tête à la portière pour essayer si je ne pourrais rien apercevoir, l'intensité du brouillard effaçait tous les objets, le cocher pouvait à peine distinguer les chevaux de l'avant, qui lancés au grand galop, emportaient la voiture sur une route plane. Un peu avant le crépuscule, qui dure si peu dans ces régions intertropicales, la brume s'éclaircit et permit de voir le sommet de la Cordillère, par degrés une nuit transparente régna sur la plaine, tout

devint visible à l'E. Les plans superposés des montagnes, séparés les uns des autres par des nuages épais, s'élevaient par échelons jusqu'à la cime du *cofre de Perote*, dominé par le pic d'Orizaba, qui frappé des premiers rayons du soleil, étincela comme un diamant sur le ciel doré.

Depuis Jalapa, les mules qui traînaient la diligence avaient été remplacées par des chevaux à demi-sauvages, d'une vivacité extraordinaire; pour les atteler il faut employer beaucoup de précautions, ceux de l'arrière sont d'abord attelés et tenus chacun par un homme jusqu'à ce que tout soit prêt pour partir; quant aux trois de volée, pour les maintenir on est obligé de les attacher par la tête à un piquet fortement enfoncé dans la terre, ce piquet est armé d'un fort anneau en fer et il y en a un pareil à la gourmette du mors du cheval; une corde passe dans les quatre anneaux, et lorsque les chevaux sont attelés, on dépasse la corde de l'anneau du piquet en la laissant encore à ceux des chevaux, et au moment où la diligence part, l'homme chargé de lancer les chevaux court avec eux pendant quelques instants, puis, sur un signe du cocher, il lâche un des bouts de la corde et tirant le reste à lui, les chevaux se trouvent en quelque façon en liberté, retenus seulement par les longues rênes que tient le cocher; c'est alors qu'il faut les voir écuimer, et tout en courant avec une vélocité sans égale, sauter, ruer, se cabrer et se jeter sur le côté; le cocher ferme et impassible sur son siège, les maintient en ligne droite, tout en les hachant à coups de fouet afin de leur faire perdre leur première ardeur.

Le premier relai fut *Santa Gertrudis*, ferme considérable avec une église assez pittoresque, desservant les fermes en